

Le Bulletin de la Ferme

PUBLIÉ PAR

La Cie de Publication du Bulletin de la Ferme

1230, RUE SAINT-VALIER, QUÉBEC

Tél. 2032

Rédigé en Collaboration

FONDÉE EN 1913.

QUÉBEC, DÉCEMBRE 1913

No 4.

LETTRES D'APPRECIATION

St-Jacques de l'Achigan, 12 novembre, 1913.

La Cie de Publication du *Bulletin de la Ferme*.

M. le Directeur,

Vous trouverez ci-joint, un bon de poste au montant de 25 centimes, pour un abonnement, le mien, au journal mensuel, intitulé *Le Bulletin de la Ferme*. — Remarquez bien ceci : veuillez faire partir mon abonnement à commencer du numéro « prospectus » et No 1, septembre ; et jusqu'à date afin d'avoir la série complète. C'est par hasard, que j'ai vu et lu un des numéros de votre bulletin, je l'ai trouvé très intéressant, je lui ai seulement dans le moment trouvé un défaut, un grand défaut il devrait au moins être bis-mensuel et faire payer l'abonné en conséquence.

Veuillez m'en s'il vous plait accuser réception de ce léger montant ; et m'expédier votre bulletin à partir dès le début à l'adresse ci-dessus.

Dr J.-Odilon BEAUDRY,
St-Jacques de l'Achigan,
Co Montcalm, P. Q.

St-Aimé, 7 novembre, 1913.

Monsieur, —

J'ai l'honneur d'accuser réception du No 1 *Le Bulletin de la Ferme*. Permettez-moi de vous dire que c'est un véritable régal que la lecture d'un pareil bulletin. La variété des sujets traités, l'intérêt que comporte chacun d'eux, la pratique qui domine partout, l'esprit patriotique et religieux qui brille à chaque page en font un journal que je désirerais voir dans chacune des écoles sous mon contrôle.

Je me fais un plaisir de vous transmettre les noms demandés. Ils ne sont pas au complet car je ne puis visiter toutes mes écoles, cet automne. Au printemps prochain, je pourrai vous donner les noms qui manquent.

Votre humble serviteur,
T.-J. NORMAND, Insp. d'école.

L'AMERTUME DU TEMPS

(Spécialement écrit pour le *Bulletin de la Ferme*.)

Implacable Aquilon, brûlant souffle de Borée, pourquoi emportes-tu dans tes ondées violentes, ce petit rêve d'or qu'est pour moi l'existence ? A chaque pas, pour moi, une illusion s'envole, laissant ainsi la place à une autre qui vient. O folle du logis, vaine imagination, pourquoi portes-tu en vain, dans un monde de mythes tes lares et pénates ? Que ne puis-je donc vivre l'idéal que cherche de concert avec mon cœur mon esprit fatigué. O futur incertain que tu me laisses froid, à présent que l'expérience d'un passé, fait de déceptions, a semé dans mon cœur le plus amer scepticisme.

J'ai rêvé d'une vie, vie pure dans l'amour, calme dans la jouissance, exempte de remords, généreuse envers tous, semant à tout venant le

mot qui sait charmer, donnant à l'orphelin le pain qui le nourrit, à la veuve qui peine un palliatif à sa douleur, et à mon âme avide d'un pain tout mystérieux, donnant la paix, la joie, le bonheur, l'espérance, car l'espoir est la vie de tout être qui pense.

Où chercher le bonheur, parmi l'humanité. Le plaisir, les honneurs, le faste, les richesses, ne peuvent me répondre. J'ai vu le voluptueux dans ses orgies de fête saluer la Fortune, parce qu'il était heureux. Mais son cœur palpitait à chaque instant plus fort louait le Créateur ; et ce rythme isochrone, dans l'être contingent, éveillait le remords, qui troublant l'existence du nouveau Balthazar, ne lui laissait ni trêve ni repos.

J'ai vu les Majordomes promener en Néron dans les cirques romains l'hystérique fantôme, qui cherche le bonheur. Mais hélas ! les implacables Parques ont tressé pour Néron une vie de Malheur. Que n'a-t-il la Sybille qui dans le trouble que lui cause le calme de la nuit, pourrait le soulager. Néron n'a qu'un malheur, celui d'avoir vécu malheur de beaucoup, qui inondent la terre de leurs larmes de sang, qu'un cœur trop ulcéré verse en torrents intenses. Triste fils du malheur, tu es né pour souffrir, sanctifie ta souffrance. Les dieux versent un baume sur l'âme résignée.

A quoi te serviraient les écus des Romains. Tu veux chercher le calme à la lueur des torches qui consomment les Chrétiens ? Néron, cruel Néron, tu envies le bonheur de ceux que tu égorges. Ils jouissent bien plus dans leurs feux consumants que toi plongé dans tes orgies. Crois-tu semer le virus du malheur en frappant ainsi les martyrs du devoir ? Déception cruelle ! enivrement trompeur !

O homme qui maudis ton malheur, tombe à genoux, tu n'es grand qu'à ce prix. Le temps n'est qu'un chaos où s'entassent pêle-mêle, moissonnées par la mort, les tristes existences qui ne vivent qu'un jour. Le temps succède au temps semant dans les esprits l'appréhension, le trouble. Les années qui grisonnent les cheveux du vieillard, chassent de chez les jeunes les beaux rêves de Diamant, et trempent dans l'acier le cœur de ceux qui dans la fleur de leurs quelque vingt ans, se prennent à aimer et à rêver d'union. L'illusion est passée, le temps a fané dans sa course rapide, bien des roses, que le printemps avait épanouies, qu'aimaient à contempler des yeux toujours curieux. O temps, implacable bourreau pourquoi fais-tu s'enfuir ces boucles de cheveux blonds, que lustré en ses rayons printaniers le soleil bienfaisant. Encore quelques années et l'on ne verra plus cette belle chevelure, ondulante au doux murmure des brises, encadrant ainsi, idole tout éphémère, une figure poupine où brillent palpitants, de beaux yeux bleus, et où des lèvres souriantes forment par leur uni le digne complément d'une beauté séduisante.

Que n'ai-je la puissance d'arrêter dans leur marche les implacables aiguilles du cadran mondial, qui, dans leur mouvement ininterrompu, nous plongent dans l'incertain et nous approchent malgré nous du fatal inconnu.

Mais qu'importent à ce bourreau mes plaintes répétées : le temps, l'aveugle temps, obéissant à Dieu ouvre la vie aux uns, l'éternité aux autres ; et dans un dernier glas, solennel « Au revoir », il scelle en même temps que des tombeaux humains, un cénotaphe lugubre où bientôt va gésir dans ses 365 jours une année qui a fermé les paupières à plus d'une existence.

O temps que n'es-tu donc un Dieu, que ne peux-tu m'entendre, je te prierais de me faire revivre le bonheur dont jouit l'adolescent dans ses jeunes années.

Quo vadis ! quo vadis ! où vas-tu éphémère beauté qui charmes les humains. Tu n'es plus que d'un jour, ulcérant dans ta chute tous les cœurs qui t'adorent.

Malgré cela je t'aime quoique le temps t'emporte.

JEAN THOMAS.